

BARTLEBY

- Une histoire de Wall Street -

Le genre de travail qui m'occupe depuis plus de vingt ans m'a amené à être en contact avec un métier où l'on trouve des hommes étonnants et assez singuliers, sur lesquels, à ma connaissance, on n'a encore jamais rien dit – j'entends par là les copistes d'actes juridiques ou, comme on les appelle, « commis aux écritures ». J'ai connu bon nombre d'entre eux, à titre professionnel ou privé et, si je le voulais, je pourrais raconter à leur sujet toutes sortes d'histoires capables de faire rire les boute-en-train ou de faire pleurer les cœurs tendres. Mais j'écarte les biographies de tous les autres gratte-papier en faveur du seul récit de la vie de Bartleby, qui était de tous ces petits commis le plus étrange que j'aie jamais vu et dont j'aie jamais entendu parler. Alors que je pourrais raconter la vie entière d'autres copistes, celle de Bartleby ne me permet rien de semblable. Bartleby était de ces êtres, dont on ne peut rien dire de certain. Ce que j'ai vu de mes propres yeux, *voilà* tout ce que je sais de Bartleby...

Mais avant de vous présenter ce commis tel qu'il m'apparut pour la première fois, il serait peut-être bon que je me situe moi-même et que je vous parle de mes employés, de mon travail et de tout ce qui fait ma vie. Pour commencer, sachez que je suis un homme qui, depuis sa plus tendre enfance, obéit à la conviction profonde que la meilleure manière de mener son existence est de prendre tout avec calme. C'est pourquoi, bien qu'appartenant à une profession connue de tous pour sa nervosité et sa fébrilité – qui frôlent parfois la frénésie – je n'ai jamais permis qu'un climat d'excitation ne nuise à ma tranquillité d'esprit. Je fais partie de ces hommes de loi sans ambition, qui jamais ne harangue un jury, ni ne déclenchent les applaudissements d'un public mais qui, dans la fraîcheur confortable de son étude, se livrent à un travail pratique à partir des hypothèques et des titres de propriétés des riches nantis de ce monde. Tous ceux qui me connaissent me tiennent pour quelqu'un sur qui l'on peut infailliblement compter, quelqu'un dont le premier mérite est la prudence – le second la méthode.

Durant la période qui précéda de peu l'arrivée de Bartleby dans mon étude, j'avais à mon service deux copistes. Le premier s'appelait Dindonneau, le second Lagrinche. Vous vous en doutez, il s'agissait là de surnoms que mes deux clerks s'étaient attribués l'un l'autre et qu'ils jugeaient représentatifs de leurs caractères. Dindonneau était un petit Anglais ventripotent à peu près de mon âge, autrement dit, il devait approcher de la cinquantaine. Le matin, son visage offrait une belle teinte rougeaude mais, passé midi, l'heure à laquelle il déjeunait, son teint continuait à briller, mais d'un éclat qui allait pâlisant, jusqu'à six heures du soir, pour finir par totalement s'éclipser, comme si la couleur de son visage suivait exactement la course du soleil. À midi, au moment précis où le faciès de Dindonneau rougeoyait de la manière la plus resplendissante, alors aussi, au même instant critique, commençait la période quotidienne où son aptitude au travail était gravement altérée pour le reste de la journée. Ce n'était pas qu'il devint tout-à-coup oisif ou réfractaire à l'ouvrage, non, bien au contraire. Le problème, finalement, venait de ce qu'il faisait preuve de trop d'énergie. À partir de ce moment-là, tous ces faits et gestes devenaient étranges, furieux, irréguliers, incontrôlables. Sans aucune précaution, il trempait sa plume dans l'encrier et m'acculait de tâches tous ses documents. À dire vrai, l'après midi, non seulement il devenait maladroit, mais certains jours, il était extrêmement bruyant. À de pareils moments, son visage s'enflammait d'une rougeur encore plus vive, il se mettait à racler le sol avec sa chaise et renversait ses fournitures. Au lieu de tailler normalement ses plumes, ils les mettait en pièce avec impatience et les jetait au loin dans un accès de rage. Néanmoins, comme de bien des manières il m'était précieux, et que toujours avant midi, on ne pouvait trouver plus rapide et plus fiable que lui, qu'il abattait une quantité de travail avec un brio difficile à égaler, pour toutes ces raisons donc, j'étais prêt à fermer les yeux sur ses excentricités, même si, occasionnellement, je devais lui faire quelques remarques. Ce que je faisais alors avec beaucoup de précaution, car si le matin il était le plus doux

et le plus poli des hommes, l'après-midi, si on le provoquait, il pouvait ne pas tenir sa langue et se montrer carrément insolent. Dans ces conditions, appréciant au plus haut point ses services matinaux et résolu à ne pas m'en priver, mais aussi perturbé par sa surexcitation à partir de la mi-journée et hésitant par mes reproches à susciter de sa part des réponses grossières, je résolus à ce qu'il n'eût à s'occuper l'après-midi que de mes papiers les moins importants...

Lagrinche, le deuxième de mes employés, était un moustachu au teint jaune, d'environ vingt cinq ans qui avait un vague air de pirate. J'en ai toujours fait la victime de deux grands maux : l'ambition et l'indigestion. L'ambition se manifestait d'abord chez lui par l'impatience qu'il montrait devant ses obligations de simple copiste et aussi par l'usurpation injustifiée d'attributions qui m'étaient dues, comme la rédaction originale d'actes notariés. Il y avait aussi son goût pour les visites dans mon bureau de personnages douteux qu'ils appelaient « ses clients » et je savais qu'il était tenu dans le quartier pour un homme public important. L'indigestion, elle, donnait lieu à un énervement intermittent, une grimace d'irritation qui lui faisait grincer des dents à chaque fois qu'il faisait une faute dans sa copie, ou encore, quand il s'affairait, par des malédictions intempestives proférées dans un sifflement strident, enfin et surtout par un mécontentement perpétuel au sujet de la hauteur de la table sur laquelle il travaillait. Bien qu'ingénieur technicien, Lagrinche ne parvenait jamais à adapter cette table à ses besoins. Il glissait sous les pieds des copeaux de bois, des morceaux de carton, des cales de toutes sortes et, pour finir, il alla jusqu'à tenter de parfaire son subtil ajustement en ajoutant des bouts de papier buvard pliés en quatre. Mais aucune de ses inventions ne semblait le satisfaire. Bref, le fond de l'affaire, était que Lagrinche ne savait pas ce qu'il voulait ou, s'il voulait quelque chose, c'était : « D'être débarrassé une fois pour toutes de cette maudite table de gratte-papier ! » Mais, malgré tous ses défauts et les désagréments qu'il me causait, Lagrinche m'était fort utile. Il écrivait distinctement, rapidement et, quand il le voulait, adoptait une conduite digne d'un membre de la haute société. D'ailleurs, il s'habillait toujours avec distinction ce qui, soit dit en passant, conférait plus d'élégance à mon cabinet. En ce qui concerne Dindonneau, par contre, il me faisait honte. Ses vêtements paraissaient gras et sentaient la taverne. Sa veste était exécrable, son chapeau, repoussant. Sur ce point, je tâchai de le raisonner, mais sans grand résultat. La vérité était, je suppose, qu'un homme dont le revenu était aussi bas ne pouvait se payer le luxe de faire briller en même temps et son visage et son habit. Comme Lagrinche me fit la remarque un jour, l'argent de Dindonneau servait principalement à l'achat d'« encre rouge »...

Bien que, en ce qui concernait les excès de Dindonneau, j'eusse ma manière à moi de me les expliquer, pour ce qui était de Lagrinche, j'en étais absolument convaincu, quelques fussent ses défauts, il demeurait un jeune homme sobre. Mais la nature même semblait l'avoir doté d'un tempérament si foncièrement irritable qu'il ne lui était pas nécessaire de boire. Quand je me rappelle comment, dans le silence de mon étude, il quittait parfois impatiemment son siège et, penché sur sa table, écartait largement les bras, comment il saisissait le pupitre entier, le déplaçait tout en faisant grincer le plancher, le secouait violemment, comme si cette table était un être vivant doué d'une volonté perverse, « Comme animé du désir de me tourmenter ! », je vois clairement que, pour Lagrinche, c'était chose parfaitement superflue que l'alcool. Heureusement pour moi, en raison de son origine, je veux dire : l'indigestion, la nervosité de Lagrinche se manifestait principalement le matin, alors que l'après-midi il était relativement paisible. En sorte que, les excès de Dindonneau ne survenant que vers midi, je n'avais pas à faire face en même temps à leurs deux excentricités. Leurs crises se relevaient l'une l'autre comme des sentinelles. Quand celles de Lagrinche étaient de garde, celles de Dindonneau étaient au repos et *vice versa*. À ce niveau-là, la nature avait bien fait les choses...

Maintenant, mes occupations : transferts de propriété, chasse aux titres et rédaction de documents de toutes sortes. Elles augmentèrent considérablement quand on me confia la charge de conseiller à la Cour de la Chancellerie de New-York. C'était une charge qui n'offrait pas beaucoup de difficultés et en revanche qui s'avérait très rentable. Il y avait fort à faire pour les commis aux écritures, à vrai dire, ils étaient débordés. Non seulement il me fallut exiger d'avantage de Lagrinche et de Dindonneau, mais j'eus besoin d'une aide supplémentaire. Je fis donc paraître une

petite annonce dans le journal et il se présenta un beau matin un jeune homme, immobile, sur le seuil de mon étude (la porte était ouverte, car c'était l'été). Je vois encore cette silhouette, celle d'un homme soigné mais livide, pathétiquement respectable, incurablement désolé. C'était Bartleby.

Après un bref entretien, je l'engageai, heureux d'avoir dans mon équipe de clercs un homme à l'allure singulièrement paisible, qui ne manquerait pas, pensai-je alors, d'exercer une influence salutaire sur l'étourderie de Dindonneau et la mauvaise humeur de Lagrinche.

Je décidai d'installer Bartleby dans un coin de mon côté, de façon à avoir cet homme tranquille à portée de voix. Je plaçai son pupitre à proximité d'une petite fenêtre latérale, fenêtre qui, à l'origine, donnait sur des arrière-cours mais qui, à cause de constructions récentes, n'offrait à présent la vue sur rien. À moins d'un mètre des vitres, il y avait désormais un mur de briques encrassées.

Dans les premiers temps, Bartleby abattit une quantité de travail extraordinaire. Comme si depuis longtemps il brûlait d'envie de copier quelque chose, il parut se gaver de mes documents. Il ne s'arrêtait même pas pour manger. Il travaillait nuit et jour et copiait à la lumière du soleil aussi bien qu'à la lueur des bougies. J'aurais pu être ravi de son zèle, s'il s'était montré heureux dans son travail. Mais il écrivait toujours dans le silence, pâle, comme une machine.

Parenthèse : il fait évidemment partie du travail d'un commis aux écritures de vérifier l'exactitude de sa copie, mot à mot. Lorsque dans un bureau il y a plusieurs copistes, il est d'usage qu'ils se portent mutuellement assistance dans cet examen, l'un deux lisant la copie, un autre tenant à la main l'original. C'est ce qu'on appelle dans notre jargon « le collationnement ». C'est une besogne très ennuyeuse, lassante, soporifique. L'un de mes objectifs en plaçant Bartleby si près de moi était de pouvoir recourir à ses services pour des petites choses de ce genre.

Ce fut, je crois, le troisième jour de sa présence à mes côtés, que dans ma hâte d'en finir avec une petite affaire en cours, brusquement j'appelai Bartleby. Pressé et m'attendant naturellement à une obéissance immédiate de sa part, j'étais assis à mon bureau la tête penchée sur un document original, la main droite levée et un peu nerveusement tendue, tenant la copie de côté, de manière à ce que Bartleby pût s'en saisir et se mette tout-de-suite au travail. Figé dans cette position, je lui expliquai brièvement ce que j'attendais de lui – à savoir : « collationnez ce court document. » Imaginez ma surprise, que dis-je, ma consternation quand, sans bouger de sa place, Bartleby répondit d'une voix à la fois ferme et douce : « J'aimerais autant pas. »

Je restai d'abord sans voix. Sur le coup, je me dis que j'avais sûrement mal entendu, ou que Bartleby n'avait pas compris ce que je lui demandais. Je répétai ma demande le plus clairement possible mais, tout aussi clairement, il me revint la même réponse : « J'aimerais autant pas. »

« Aimerais autant pas ? » [*me levant très énervé de mon siège*] « Que voulez-vous dire par là ? Auriez-vous perdu la tête ? Je veux que vous m'aidiez à collationner ce document ! Tenez, prenez-le !

- J'aimerais autant pas. » répéta-t-il.

Je le regardai fixement. Son visage maigre était tranquille, ses yeux gris restaient calmes, sans éclat. Pas une ride ne témoignait d'un quelconque trouble. Si, dans son attitude, j'avais noté la moindre agitation, une trace de colère, d'impatience ou d'impertinence, autrement dit si j'avais reconnu chez lui quelque chose d'ordinairement humain, sans aucun doute, je l'aurais mis à la porte. Mais là, stupéfait, je restais à l'observer un instant, tandis qu'il s'était remis à écrire. « Comme c'est bizarre ! » me dis-je. « Que dois-je faire ? » Mais, comme ce travail était urgent, finalement, je choisis d'oublier cet incident et j'appelai Lagrinche pour m'aider. Le document en question fut vite collationné...

Quelques jours plus tard, Bartleby mit la dernière touche à un document extrêmement long qui représentait, répliqué en trois exemplaires, une semaine de dépositions faites en ma présence dans la Haute Cour de la Chancellerie. C'était un procès très important qui demandait une grande exactitude. Quand j'eus tout mis en ordre pour le collationner, j'appelai d'abord Dindonneau et Lagrinche dans l'intention de placer les trois copies entre les mains de mes trois clercs, tandis que je

lirais dans le texte original. En conséquence, Dindonneau et Lagrinche avaient pris place devant moi, chacun pourvu de son exemplaire, quand à haute voix j'appelai Bartleby, lui demandant de venir se joindre à ses collègues.

« Bartleby ! Vite ! J'attends. »

Il fit lentement gratter les pieds de sa chaise, et bientôt se tint debout, immobile.

« De quoi s'agit-il ? » [*d'une voix douce*]

- Les copies, les copies... Nous allons les collationner. Tenez ! » [*je lui tendis le troisième exemplaire*]

« J'aimerais autant pas. » Et il se rassit tranquillement.

Pendant un moment, je restai pétrifié devant mes deux clerks. Puis, me reprenant :

« Mais *pourquoi* refusez-vous ?

- J'aimerais autant pas. »

Avec tout autre que lui, je serais aussitôt entré dans une colère noire, mais il y avait chez Bartleby quelque chose qui non seulement étrangement me désarmait, mais étonnamment me touchait et me déconcertait.

« Mais ce sont vos propres copies que nous allons collationner. Ce sera pour vous du travail en moins, puisqu'un seul examen servira pour les trois exemplaires. On procède comme cela d'habitude. Chacun des copistes est tenu d'aider au collationnement de sa copie. Vous êtes d'accord ? Vous ne dites rien ? Répondez.

- J'aimerais autant pas » [*d'une voix faible*]

Il me sembla que, pendant que je lui parlais, il avait soigneusement retourné tous mes arguments dans son esprit et qu'il en saisissait parfaitement le sens, qu'il savait qu'il ne pouvait pas logiquement s'opposer à moi, mais qu'en même temps il céda à une impulsion plus forte, qui l'obligeait à me répondre comme il le faisait.

« Vous êtes donc décidé à ne pas satisfaire ma demande – une demande conforme à l'usage et au bon sens ? »

En deux mots, il me donna à entendre que, sur ce point, mon jugement ne m'avait pas trompé : « Oui, ma décision est irrévocable. »

Il n'est pas rare que, lorsqu'un homme est contredit de manière inhabituelle et totalement déraisonnable, il commence à vaguement se demander si, aussi extraordinaire que cela puisse paraître, la justice et la raison ne seraient pas du côté de son opposant. En conséquence de quoi, s'il y a là des personnes étrangères à la discussion, il se tourne vers elles à la recherche d'un quelconque soutien pour son esprit vacillant. C'est ce que je fis :

« Vous, Dindonneau, qu'en pensez-vous ? N'ai-je pas raison ?

- Avec votre permission, monsieur, je dirai que oui. » [*tout sucre tout miel*]

- Et vous, Lagrinche, qu'en pensez-vous ?

- J'en pense, moi, que je le chasserais d'ici à coups de latte ! »

L'auditeur perspicace aura noté que, comme cela se passait un matin, la réponse de Dindonneau était donnée en des termes polis et calmes, tandis que celle de Lagrinche laissait transparaître son aigreur.

« Vous entendez ce qu'ils disent, Bartleby. Venez faire votre travail ! »

Mais il ne daigna pas répondre. Un instant, j'hésitai, en proie à une cruelle perplexité. Mais une fois de plus, le travail pressait. Nous réussîmes tant bien que mal à collationner les documents sans l'aide de Bartleby, bien que toutes les deux ou trois pages, Dindonneau glissait avec déférence que, selon lui, « cette façon de procéder est entièrement contraire à l'usage », tandis que Lagrinche, se tortillant nerveusement sur sa chaise, laissait échapper entre ses dents serrés des malédictions sifflantes contre l'autre « Tête de mule ! C'est bien la première et la dernière fois que je fais gratis le travail d'un autre ! »

Pendant ce temps, Bartleby resta indifférent à tout en dehors de sa propre tâche...

Rien n'énerve plus un esprit sérieux que de se heurter à une résistance passive. Si l'individu à qui l'on résiste n'est pas dépourvu d'humanité – c'est-à-dire moi – et si celui qui résiste est

parfaitement inoffensif dans sa passivité – c'est-à-dire Bartleby –, alors l'individu en question – moi donc –, dans son humeur la plus conciliante, s'efforcera d'interpréter par son imagination ce que son intelligence s'avère incapable d'élucider. C'était ainsi que, le plus souvent, je pensais à Bartleby et son comportement. « Le pauvre garçon ! » me disais-je, « Il ne pense pas à mal. C'est évident, il ne cherche pas à être insolent. Rien qu'à le voir, on comprend que ses excentricités ne sont pas volontaires. De plus, il m'est utile. Je peux m'accommoder de lui. Si je le mets dehors, il risque de tomber sur un patron plus sévère, patron qui sûrement le maltraitera, et peut-être, en fin de compte, mourra-t-il de faim misérablement... Oui. Être un ami pour Bartleby... Lui passer ce bizarre entêtement ne me coûtera pas grand-chose, même rien du tout, alors que j'amasserai dans mon âme ce qui, un jour ou l'autre, se révélera pour ma bonne conscience un véritable festin... » Mais je n'étais pas toujours de cette humeur. Quelque fois la passivité de Bartleby m'irritait au plus haut point. Parfois, je me sentais étrangement porté à le provoquer pour voir si je pouvais faire jaillir de lui une étincelle de colère qui répondrait à mon exaspération. Mais autant chercher à faire du feu en se frottant les mains contre un morceau de savon...

Un après-midi néanmoins, cette impulsion mauvaise reprit le dessus sur moi et donna lieu à la petite scène que voici :

« Bartleby, quand vous aurez fini de copier vos feuillets, faites un saut jusqu'à la poste (cela demandait trois minutes à pied) pour voir s'il y a quelque chose pour moi...

- J'aimerais autant pas.

- Vous ne *voulez* pas ?

- J'*aimerais* autant pas.

- Comment cela ? Vous n'allez tout de même pas persister dans votre entêtement ? »

Pas de réponse. Je me tournai vers Dindonneau et Lagrinche, en m'exclamant [*hors de moi*] :

« Il m'annonce une fois de plus qu'il « n'aimerais autant pas ». Qu'en pensez-vous, Dindonneau ? »

Cela se passait un après-midi, notez-le bien. Dindonneau flamboyait comme un chaudron, sa tête fumait, ses mains s'égarèrent parmi les feuillets tachées d'encre.

« Ce que j'en pense ? [*rugit-il*] J'en pense que je vais me lever et lui casser la gueule ! »

Sur ces mots, il sauta sur ses pieds et se mit en garde comme s'il s'apprêtait à boxer. Il s'élançait déjà vers Bartleby quand je l'arrêtai au passage.

« Asseyez-vous, Dindonneau, et écoutez ce que va en dire Lagrinche. Qu'en pensez-vous, Lagrinche ? Ne serais-je pas en droit de renvoyer Bartleby sur-le-champ ?

- Excusez-moi, monsieur, mais c'est à vous d'en décider. Je trouve sa conduite tout à fait anormale, et même injuste, par rapport à Dindonneau et à moi-même. Mais c'est peut-être une lubie passagère.

- Ah ! En ce cas, vous avez singulièrement changé de ton. Vous parlez à présent de Bartleby avec indulgence...

- Bon, alors ! Je lui colle un pain, oui ou non ?

- Vous faites allusion à Bartleby, je suppose ? Non, pas aujourd'hui, Dindonneau. S'il vous plaît, rangez vos poings. »

D'un pas chancelant, je regagnai mon pupitre et m'assis pour réfléchir. De nouveau, l'impulsion aveugle s'était emparée de moi, je le sentais, oui, je brûlais de voir Bartleby se rebeller contre moi. Que pouvais-je demander qui puisse me valoir d'être encore repoussé par ce gringalet sans le sous ? Mon salarié ! Quel service, parfaitement raisonnable, allait-il une fois de plus me refuser ?

« Bartleby ! »

Pas de réponse.

Plus fort : « Bartleby ! »

Pas de réponse. Je vociférai : « Bartleby ! »

Tel un fantôme, en accord avec les lois de l'incantation magique, à la troisième sommation, il se tenait devant moi.

« Bon... Alors... Bartleby... Alors, bon... Allez dire à Lagrinche de venir me voir...

- J'aimerais autant pas » [*poliment*] Puis, discrètement, il s'effaça.

« Soit, Bartleby ! Soit ! » Je le dis d'une voix sévère, laissant là à entendre qu'il y aurait de possibles répercussions, et même terribles, suite à cet incident. Mais, à tout prendre, comme l'heure de mon dîner approchait, je choisis de mettre mon chapeau et de rentrer chez moi en proie à la plus grande perplexité et dans le plus grand désarroi.

Faut-il l'avouer ? En conclusion à toute cette affaire, il fut bientôt reconnu comme acquis dans mon étude qu'un jeune et pâle commis aux écritures du nom de Bartleby était en possession d'un pupitre, qu'il copiait pour moi aux taux habituel de quatre *cents* la feuille (soit cent mots), mais qu'il était en permanence dispensé de collationner son propre travail, cette tâche étant désormais dévolue à Dindonneau et à Lagrinche. En outre, ledit Bartleby ne devait jamais, sous aucun prétexte, se voir confier la plus insignifiante commission qui soit. Même si on le suppliait de faire un effort en se chargeant d'une menue brouille, il était généralement entendu qu'il « aimerait autant pas » - autrement dit : qu'il refuserait tout net.

Avec le temps, je finis par me réconcilier dans une grande mesure avec Bartleby. Sa régularité, son application, son assiduité permanente au travail (sauf les brefs moments où il se plaisait à rêver debout devant sa fenêtre), le calme qui ne l'abandonnait jamais, un comportement toujours le même quelles que soient les circonstances, faisaient de lui une acquisition de tout premier ordre. Et la chose la plus importante... *Il était toujours là* : premier le matin, continuellement présent dans la journée, dernier le soir. De plus, j'avais une confiance aveugle en son honnêteté. Je sentais que mes papiers les plus précieux ne couraient aucun risque entre ses mains. Parfois, c'est vrai, je ne pouvais m'empêcher, en dépit de tout, de piquer une brusque colère contre lui, tant il était difficile de garder toujours à l'esprit les étranges particularités et les privilèges exceptionnels qui tacitement définissaient les conditions selon lesquelles Bartleby restait dans mon étude. De temps en temps, pressé d'en finir avec un travail urgent, par inadvertance, j'appelais Bartleby, sans réfléchir, pour lui demander, disons, de mettre le doigt sur la ficelle d'un cachet de cire rouge, avec lequel je m'apprêtais à sceller des documents. Bien sûr, la réponse habituelle, « j'aimerais autant pas », avait toutes les chances de me parvenir aux oreilles et alors, comment un être humain aurait-il pu s'empêcher de protester amèrement contre une telle déraison ?

À cet endroit de mon récit, il me faut préciser qu'il existait plusieurs clés qui ouvraient ma porte. L'une était gardée par ma femme de ménage, une autre par Dindonneau pour des raisons pratiques, la troisième se trouvait dans ma poche, quant à la quatrième, et bien, j'ignorais qui l'avait...

Or, un dimanche matin, je me rendis à l'église pour assister à la messe et, m'y trouvant en avance, il me vint l'idée, en attendant, d'en profiter pour passer à mon bureau. Par chance, j'avais ma clé sur moi mais, en la mettant dans la serrure, je découvris que quelque chose qu'on avait introduit de l'intérieur l'obstruait. Très surpris, j'appelai : « Hého... Il y a quelqu'un ? » Quelle ne fut pas mon étonnement quand du dedans quelqu'un tourna une autre clé et que m'apparut, par la porte entrebâillée, un Bartleby en caleçon et chemise, me montrant un visage émâcié, m'annonçant tranquillement : « Je regrette, mais pour l'instant, je suis très occupé et... J'aimerais autant que vous vous absteniez d'entrer. Peut-être serait-il préférable pour vous de faire un tour dans le quartier. Alors, sans doute, d'ici là, j'en aurais fini avec mes occupations... »

L'apparition tout à fait inattendue d'un Bartleby hantant mon étude un dimanche matin, avec sa nonchalance cadavérique d'homme respectable et pourtant ferme et pleine de sang-froid, cette apparition, dis-je, me fit un effet si bizarre que, sans protester, immédiatement, je tournai le dos à ma propre porte et fis comme il le désirait. Non pas d'ailleurs sans ressentir quelques sursauts d'impuissante révolte contre l'effronterie tranquille de cet incroyable copiste. En vérité, c'était surtout son étonnante tranquillité et sa douceur si singulière, qui non seulement me désarmaient mais en quelque sorte m'émasculaient.

En plus, j'étais profondément troublé, je me demandais ce que Bartleby pouvait bien faire dans mon étude en sous-vêtements un dimanche matin. Se passait-il quelque chose d'indécent ? Mais non, la question ne se posait même pas. Pas un instant on ne pouvait imaginer Bartleby sous les traits de quelqu'un d'immoral. Mais à quoi pouvait-il s'occuper là-dedans ? Copiait-il ? Non, une fois de plus, quelles que fussent ses excentricités, Bartleby était une personne des plus protocolaires. Il était le dernier à pouvoir s'asseoir à son pupitre dans un état proche de la nudité.

Néanmoins, mon esprit n'était pas apaisé et, en proie à une curiosité inquiète, je finis par retourner à ma porte. Sans rencontrer d'obstacle cette fois, j'introduisis ma clé dans la serrure, ouvris et entrai. Pas de Bartleby. Je regardai anxieusement autour de moi, mais à l'évidence il avait disparu. Un examen plus minutieux des lieux me fit supposer que depuis un certain temps Bartleby avait dû manger, s'habiller et dormir dans mon étude, et cela sans assiette, ni miroir, ni lit. Le siège du vieux sofa qui meublait un coin du bureau portait la vague empreinte d'une maigre forme couchée. Sous son pupitre, je trouvai une couverture roulée en boule et une brosse, sur une chaise une bassine en fer-blanc avec du savon et une serviette déchirée, dans un journal quelques miettes de biscuits au gingembre. « Oui, c'est clair que Bartleby s'est installé ici comme un célibataire dans sa garçonnière. » Aussitôt, une autre pensée m'envahit : « Ni ami ni même compagnon, quelle misère se découvre là ! Sa pauvreté est grande, mais sa solitude ô combien terrible ! Le dimanche, Wall Street est déserte... Chaque soir de chaque jour, c'est le vide ! » Imaginez donc cela. Cet immeuble, qui la semaine bourdonnait d'activité et de vie, le soir tombé, ne trouvait en écho qu'un vide total, et, tout le dimanche, il était laissé à l'abandon. Et dire que c'était là que Bartleby avait élu domicile, seul spectateur d'un néant qu'il avait vu rempli de monde la journée durant !

Pour la première fois de ma vie, je succombai à un sentiment profond de mélancolie. Cette mélancolie était fraternelle : Bartleby et moi n'étions-nous pas tous deux des êtres humains ? Et de sentir entre nous ce lien de commune humanité me déprimait irrésistiblement. Je pensais au fond de moi : « Ah ! Le bonheur courtise la lumière, aussi croyons-nous que tout le monde est joyeux, mais le malheur, lui, se cache, si bien que nous finissons par croire qu'il n'existe pas... »

Il me revint alors en mémoire tous les mystères nimbés de silence que j'avais remarqué chez ce garçon. Je me souvins qu'il ne parlait jamais que pour répondre et que, bien que parfois il eût du temps à sa disposition, je ne l'avais jamais vu lire – non, pas même un journal. Pendant de longs moments, il se tenait debout devant sa pâle fenêtre à contempler l'étendue du mur de briques devant lui. J'étais absolument sûr qu'il ne fréquentait ni restaurant ni café, que – la blancheur de son visage l'indiquait suffisamment – il ne buvait jamais de bière comme Dindonneau, ni même du thé ou du café comme le font les autres hommes. À ma connaissance, il ne se rendait jamais nulle part. Il ne sortait jamais pour se promener, à l'exception, c'est vrai, de ce jour-là. Il n'avait pas voulu me dire qui il était, d'où il venait ou s'il avait de la famille quelque part. Malgré sa maigreur et sa pâleur extrêmes, il ne se plaignait jamais de sa santé. Surtout, je me rappelai cette expression inconsciente de blafarde... Comment dirais-je ? De blafarde hauteur, disons, ou plutôt de réserve austère qu'il prenait parfois, expression qui m'avait tant impressionnée que j'avais accepté ses excentricités sans réagir, jusqu'à ne plus oser lui demander le plus petit service, et cela alors même que je pouvais deviner, à sa longue immobilité, qu'il demeurait plonger dans une de ses rêveries face au mur aveugle.

Comme je ressassais tout cela et l'associais au fait que je venais de découvrir que Bartleby avait fait de mon bureau son domicile et son foyer permanents, comme je ressassais tout cela donc, j'avais d'abord cédé à la pure mélancolie et à la plus sincère compassion. Mais, plus la détresse de Bartleby prenait de l'ampleur dans mon esprit, plus cette mélancolie se muait en frayeur et cette pitié en répulsion. Tant il est vrai et terrible à la fois que si, jusqu'à un certain point, la vue du malheur réveille en nous les meilleurs sentiments, dans certains cas particuliers, au-delà de ce point, plus rien ne nous touche. Ils se trompent, ceux qui prétendent qu'il faut toujours en chercher la cause dans l'égoïsme inhérent du cœur humain. Cela procède plutôt d'un certain désespoir de ne pouvoir absolument rien contre un mal irrémédiable. Pour un être sensible, la pitié, souvent, est douloureuse. Et, quand on finit par comprendre que cette pitié-là n'est d'aucun secours, le bon sens commande au cœur de s'en défaire. Ce que je vis ce matin-là me persuada que le copiste était la

victime d'un désordre d'esprit incurable. Je pouvais faire l'aumône à son corps, mais ce n'est pas son corps qui le faisait souffrir. C'était son âme qui était tourmentée, et son âme, je ne pouvais l'atteindre.

Ce matin-là, je rentrai chez moi en réfléchissant à la conduite à tenir avec Bartleby. Finalement, je décidai ceci : le lendemain matin, je lui poserais calmement des questions concernant son passé et, s'il refusait d'y répondre ouvertement (comme je supposais qu'il *aimerait autant pas*), je lui dirais que malheureusement je n'avais plus besoin de ses services.

Vint le lendemain matin.

« Bartleby ! » *[avec douceur]*

[Pas de réponse.]

« Bartleby *[plus de douceur]* Venez ici. Je ne vais pas vous demander de faire ce que vous aimeriez autant ne pas faire. Je veux seulement vous parler. »

[Là-dessus, sans bruit, il se leva.]

« Pourriez-vous, Bartleby, me dire votre lieu de naissance ?

- J'aimerais autant pas.

- Voudriez-vous me dire *quoi que ce soit* à votre sujet ?

- J'aimerais autant pas.

- Mais quel motif raisonnable pouvez-vous trouver à ne pas me parler ? Je ne nourris à votre égard que des sentiments amicaux. »

Il y eut un silence d'une longueur considérable durant lequel son expression ne changea en rien, à l'exception d'un tremblement, le plus léger qu'on puisse imaginer, de ses lèvres blanches et pincées. « Quelle est votre réponse, Bartleby ? »

- Pour le moment, j'aime autant ne pas vous répondre. » *[Et il se rassit.]*

Faiblesse de ma part ? Je l'admets, son attitude me vexa. Non seulement elle semblait indiquer un certain dédain tranquille, mais aussi une forme de perversité ingrate, compte tenu de la bienveillance dont je faisais preuve à son égard.

De nouveau, je restai là à ruminer. « Que faire ? » J'avais beau être blessé par son comportement et avoir résolu de le congédier dès mon entrée dans mon bureau, je n'en ressentais pas moins une sorte de superstition étrange faisant battre mon cœur, m'interdisant d'exécuter mon projet et m'accusant de méchanceté si j'osais prononcer ne serait-ce qu'un mot acerbe à l'encontre du plus pauvre des êtres humains. Finalement, je *[tirai familièrement ma chaise, m'assis à ses côtés et]* lui dis :

« Bartleby, peu importe que vous me racontiez votre histoire... Mais laissez-moi vous supplier, en tant qu'ami, de vous plier aux usages de ce bureau. Dites-moi maintenant que vous allez contribuer demain ou après-demain au collationnement des documents. Bref, dites-moi dès aujourd'hui que, dans un jour ou deux, vous tenterez d'être un peu plus raisonnable – allons, Bartleby – dites-le-moi.

- Pour l'instant, j'aimerais autant ne pas être un peu plus raisonnable. » *[avec son air de cadavre]*

À ce moment précis, les battants de la porte s'ouvrirent et Lagrinche approcha. Il semblait souffrir des suites d'une insomnie particulièrement pénible, causée par une indigestion plus grave que d'habitude. Il surprit les derniers mots de Bartleby.

« *Aime autant pas ?* » *[en grinçant des dents]* « *J'aime autant* vous dire que si j'étais vous, moi, monsieur, je lui ferais voir ce que j'*aimerais autant* faire de cette tête de mule ! Et qu'est-ce donc, s'il vous plaît, monsieur, qu'il aimerait autant ne pas faire maintenant ? »

Bartleby ne bougea pas d'un pouce.

- Monsieur Lagrinche, j'aimerais autant que vous nous laissiez tranquille. »

Depuis peu, j'avais pris malgré moi l'habitude de me servir de cette formule, « aimer autant », en toutes sortes d'occasions, même quand elle n'était pas appropriée. Et je tremblais à l'idée que mes contacts avec le copiste n'eussent déjà sérieusement affecté mon état mental. Quelle nouvelle aberration plus grave encore ne risquais-je pas de voir se produire ?

Tandis que Lagrinche, l'air fâché et grognon, allait s'asseoir, Dindonneau, affable et poli, entra :

« Si vous permettez, monsieur, hier j'ai pensé à Bartleby ici présent, et je me demande si, au cas où il aimerait autant boire une bonne pinte de bière quotidiennement, cela n'aiderait pas dans une large mesure à améliorer son état et ainsi lui donner la force de collationner sa copie.

- Ainsi, vous aussi, vous avez été contaminé par cette formule ! » [*quelque peu sur les nerfs*]

- Sauf votre respect, quelle formule, monsieur ? Quelle formule, monsieur ? » Dindonneau se pencha vers moi, et du même coup m'obligea à bousculer un tant soit peu Bartleby.

- J'aimerais autant qu'on me laisse tranquille », [*protesta le copiste, comme offensé que l'on pénètre dans son intimité.*]

- Mais cette formule-là, Dindonneau, celle-là, justement !

- Oh ! « Aimer autant », ah oui ! Drôle de formule ! Personnellement, je ne m'en sers jamais. Mais, monsieur, comme je vous le disais, si seulement il aimait autant...

- Dindonneau, s'il vous plaît, allez vous asseoir !

- Oh ! Certainement, monsieur, si vous aimez autant que j'aie m'asseoir. »

Tandis qu'il allait à son pupitre, Lagrinche me demanda : « Aimeriez-vous autant que je copie ce document sur papier bleu ou sur papier blanc ? » Il ne mit, ce disant, aucun accent ironique sur « aimer autant ». À l'évidence, l'expression lui avait échappé. Je me dis qu'il me fallait absolument me débarrasser d'un dément qui nous avait déjà tous, dans une certaine mesure, tourné la langue, sinon la tête.

Je remarquai à ce moment-là que Bartleby ne faisait rien, à part rester debout devant sa fenêtre, absorbé dans ses rêveries face au mur aveugle. Quand je lui demandai pourquoi il n'écrivait pas, il me dit :

- J'ai décidé de ne plus écrire.

- Comment cela ? Et puis quoi encore ? » [*m'écriai-je*] « Plus d'écriture ?

- Plus d'écriture.

- Et pour quelle raison ?

- Ne voyez-vous pas la raison vous-même ? » [*avec indifférence*]

Je le regardai attentivement et m'aperçus que ses yeux avaient un aspect terne et vitreux. Sur le coup, je me dis que le zèle exceptionnel dont il avait fait preuve durant les premiers mois de sa présence à mes côtés, près d'une fenêtre sans lumière, avait pu temporairement affecter sa vue. Je lui dis quelques mots compatissants : « Bien sûr, vous agissez sagement en vous abstenant provisoirement d'écrire. Mettez donc à profit cette occasion pour faire un peu d'exercice au grand air ! » Mais il n'en fit rien.

Les jours passèrent. La vue de Bartleby s'améliorait-elle ? Mystère. Selon toutes apparences, j'aurais dit que oui. Mais, quand je lui posai la question, il ne daigna pas me répondre. Quoi qu'il en soit, il ne copiait plus. Finalement, comme je le pressai de s'expliquer, il me répondit :

« J'ai renoncé à la copie pour toujours. »

« Comment cela ! Et si votre vue allait très bien – si elle était meilleure que jamais – ne recommenceriez-vous pas à copier ?

- J'ai renoncé à la copie. » Et il s'effaça.

Il n'en demeura pas moins à mon étude et même, si c'était possible, fit d'avantage partie des meubles. « Que faire ? », pensais-je. « Il se refuse à tout travail dans le bureau : alors, pourquoi y rester ? » En fait, il était devenu comme une boulet attaché à mon cou, un collier non seulement inutile mais pénible à porter. Pourtant, j'avais pitié de lui. Si seulement il m'avait donné le nom d'un parent ou d'un ami, aussitôt je lui aurais écrit et aurais insisté pour qu'il emmène le pauvre diable et lui trouve un asile approprié. Mais il paraissait être seul, absolument seul au monde. Une épave abandonnée au milieu de l'océan. En fin de compte, des impératifs liés à mes affaires l'emportèrent sur tout autre considération. Aussi poliment que possible, je dis à Bartleby : « Avant six jours, vous devrez nécessairement avoir quitté mon étude ! Prenez des mesures avant cette date pour vous trouver un autre foyer. Et si vous consentez à faire vous-même le premier pas en ce sens, Bartleby, je serais heureux de vous venir en aide d'une manière ou d'une autre, en particulier si vous désirez retourner dans votre ville natale, où qu'elle soit, de bon cœur, je contribuerais à couvrir

la dépense. De plus, si, une fois rentré chez vous, vous vous trouviez à un moment quelconque dans le besoin, une lettre de votre part serait assurée d'une réponse. Et quand vous me quitterez pour de bon, je veillerai à ce que vous ne partiez pas entièrement démuné. Rappelez-vous : six jours à dater d'aujourd'hui. »

À l'expiration de ce délai, hélas, il était toujours là !

[Je boutonnai mon habit, pris un air décidé, m'avançai vers lui à pas lent. Puis, lui touchant l'épaule, je lui dis :]

« L'heure est venue. Vous devez sortir d'ici. Je suis désolé. Voici de l'argent, mais il faut vous en aller.

- J'aimerais autant pas » *[Et il me tourna le dos.]*

« Il le faut. »

[Il resta sans rien dire.]

« Bartleby, je vous dois douze dollars pour le travail fait. En voici trente-deux ; les vingt en plus, je vous les donne. Prenez-les. » *[Et je lui tendis les billets. Il ne fit pas un geste.]*

« Je vous les laisse donc ici. » *[Je posais les billets sur la table sous un presse-papiers. Puis, reprenant mon chapeau, ma canne et me dirigeant vers la porte, calmement je me retournai et ajoutai]*

« Quand vous aurez enlevé vos affaires de ce bureau, Bartleby, je vous prierais de bien vouloir fermer la porte à clé et ayez la gentillesse de glisser votre clé sous le paillason de façon que je la trouve demain matin. Je ne vous reverrai plus. Adieu, donc. Adieu, Bartleby, et portez-vous bien. »

Il ne dit pas un mot. Telle la dernière colonne d'un temple en ruine, il demeura debout, muet et solitaire au milieu de la pièce déserte.

Tandis que je rentrai chez moi, pensif, ma vanité prit le dessus sur ma pitié. Je ne pouvais que m'enorgueillir de la façon magistrale dont je m'étais débarrassé de Bartleby. La beauté de mon procédé tenait au calme parfait qui l'avait accompagné. Pas de vulgaire brutalité, de quelconque bravade, pas de sermons fanfarons ni d'éclats de colère en déambulant dans la pièce, tout en menaçant Bartleby d'avoir à : « Décampez sur-le-champ en prenant avec vous vos misérables affaires ! » Non, rien de ce genre. J'avais tenu pour acquis son départ, et sur ce principe j'avais dit tout ce que j'avais à lui dire. Plus je réfléchissais à ma conduite et plus j'en étais ravi. Néanmoins, au réveil le lendemain matin, je me mis à douter, le sommeil ayant pour ainsi dire évacué les vapeurs de la vanité. Ma façon d'agir me semblait plus habile que jamais... mais en théorie seulement. Que donnerait-elle en pratique ? C'était là que le bât blessait. C'était vraiment une belle idée que d'avoir tenu le départ de Bartleby pour acquis mais, après tout, cet acquis était seulement ma façon de voir les choses, et non la sienne. L'important n'était pas de savoir si j'avais ou non présenté son départ comme incontestable, mais s'il *aimerait autant partir ou rester.*

Après le petit-déjeuner, je partis marcher en ville tout en pesant le pour et le contre. Tantôt je pensais que toute cette affaire se terminerait par un lamentable échec et que je verrais Bartleby dans mon bureau, comme d'habitude, là, bien vivant, tantôt il me semblait certain que je trouverais sa chaise vide. Je me retrouvai plus tôt que d'habitude à mon étude. Un instant, je restai à la porte à écouter. Rien ne bougeait. « Il doit être parti. » J'essayai d'ouvrir. La porte était fermée à clé. « Ma méthode a donc fonctionné à merveille : il semble avoir réellement disparu ! » Mais déjà, je ressentais une certaine mélancolie. J'étais presque navré de mon brillant succès. Je fouillais sous le paillason pour prendre la clé que Bartleby était censé avoir laissée à mon intention, quand par accident mon genou heurta la porte. En réponse, j'entendis une voix venant de l'intérieur qui disait :

« Un moment, je suis occupé ! »

Je fus comme foudroyé.

« Pas parti ! » *[murmurai-je]* Mais, encore sous l'étonnant ascendant que cet impénétrable Bartleby exerçait sur moi (ascendant auquel, malgré toute mon irritation, je ne pouvais entièrement me soustraire), lentement je descendis l'escalier et sortis dans la rue, réfléchissant à ce que je pourrais maintenant entreprendre dans cet embrouillamini sans précédent. « Mettre cet homme à la porte en le poussant dehors ? Impossible. L'amener à sortir de lui-même en l'injuriant ?

Cela ne marchera pas. Pourtant, permettre à ce cadavre ambulante de triompher de moi, cela aussi, je ne peux l'admettre. Que faire alors ? » Je préférais une fois encore m'en remettre, pour résoudre ce problème, à une discussion avec lui.

« Bartleby, [*dis-je à mon entrée dans l'étude en affichant un air calme mais sévère*] je suis on-ne-peut-plus mécontent. Je suis peiné, Bartleby. J'avais meilleure opinion de vous. Je m'étais imaginé qu'un homme raffiné comme vous, s'il se trouvait dans un dilemme un tant soit peu délicat, se contenterait d'une allusion discrète – bref, que je pouvais déjà y voir une affaire résolue. Mais il s'avère que je me trompais. Quoi ? [*dans un sursaut*] Vous n'avez même pas touché à cet argent ! » [*montrant du doigt la liasse de billets qui était à l'endroit précis où je l'avais laissé la veille au soir.*]

Il resta sans rien dire.

Alors que la colère m'envahissait, je m'approchais de lui pour exiger une réponse.

« Voulez-vous me quitter, oui ou non ?

- J'aimerais autant ne pas vous quitter. » [*insistant doucement sur le « ne pas »*]

- Mais de quel droit restez-vous ici ? Me payez-vous un loyer ? Réglez-vous mes impôts ?

Cette propriété vous appartient-elle ? [*Il ne répondit rien.*] Allez-vous à présent vous remettre à écrire ? Vos yeux sont-ils guéris ? Pourriez-vous ce matin copier un petit bout de document ? Ou aider au collationnement d'une ou deux lignes ? Ou faire un saut jusqu'à la poste ? En un mot, consentez-vous à faire *quoi que ce soit* qui justifierait votre refus de quitter cette maison ? »

Silencieusement, il se leva et se tint debout devant la fenêtre à contempler le mur de briques. Exaspéré par l'attitude de Bartleby, j'eus soudain peur de commettre un geste irréparable – un geste que certainement nul ne pouvait déplorer plus que moi. Mais quand ce sentiment terrible s'empara de moi et me poussa à m'en prendre physiquement à Bartleby, je luttai contre lui et réussis à le terrasser. Comment ? Eh bien, tout simplement en me rappelant l'injonction du Christ : « Aimez-vous les uns les autres. » Oui, voilà ce qui me sauva. On peut commettre des meurtres par jalousie, par colère, par rage, par égoïsme ou par orgueil, mais nul à ma connaissance ne s'est jamais rendu coupable d'un assassinat sous l'emprise de la charité. En la circonstance, j'essayai de faire taire mon exaspération envers le copiste en interprétant sa conduite avec bienveillance. « Pauvre garçon ! Pauvre garçon ! Il ne pense pas à mal. Et puis, il a sûrement traversé des moments difficiles et il mérite mon indulgence. »

Je m'efforçai aussi de m'occuper tout de suite l'esprit et, par la même occasion, d'atténuer ma colère. J'essayai de me persuader que, dans le courant de la matinée, à l'heure qui lui conviendrait le mieux, de son plein gré, Bartleby se déciderait à prendre la porte. Mais non. Rien de tel ne se produisit. Vint midi et demi. Le visage de Dindonneau commençait à rougir, il se mit à renverser son encrier et, plus généralement, à faire du tapage. Lagrinche retomba dans sa courtoisie tranquille. Bartleby, quant à lui, resta debout devant sa fenêtre, perdu dans l'une de ses plus profondes rêveries face au mur aveugle. Le croirez-vous ? Faut-il que je l'avoue ? Cet après-midi là, je quittai mon étude sans lui avoir dit un mot de plus.

Quelques jours passèrent durant lesquels, à mes moments perdus, je lisais l'évangile. Dans un tel contexte, cette lecture eut sur moi un effet salutaire. Peu à peu, j'en vins à me persuader que j'étais prédestiné de toute éternité à mes problèmes avec Bartleby et que le copiste bénéficiait d'un logement à mes dépens par les soins d'une Providence omnisciente, dont la finalité mystérieuse ne pouvait être sondée par moi, pauvre mortel. « Oui, Bartleby », pensais-je, « reste ici, je ne te persécuterai plus. Tu ne fais pas plus de bruit et de mal que l'une des vieilles chaises de ce bureau. Bref, je ne me sens jamais autant en paix que lorsque je te sais là. J'ai enfin compris le dessein de ma vie. D'autres peuvent avoir des rôles plus importants à jouer, mais ma mission en ce monde, Bartleby, est de mettre à ta disposition mon étude, aussi longtemps que tu trouveras bon d'y rester. »

Je suis persuadé que j'aurais persisté dans ce sage état d'esprit sans les remarques importunes, dont me gratifiaient les collègues qui venaient parfois me rendre visite. Se frotter constamment à la mesquinerie finit par user les meilleures résolutions et la plus pure générosité... Bien qu'à vrai dire, réflexion faite, il était tout à fait normal que les gens qui entraient dans mon

étude soient frappés par l'étrange aspect de l'inexplicable Bartleby et, par la suite, soient tentés d'émettre à son sujet de sinistres commentaires.

Parfois il arrivait, quand un jugement en référé se déroulait dans mon étude et que mon bureau était rempli d'hommes de loi et de témoins, alors que les délibérations battaient leur plein, il arrivait, dis-je, qu'un juriste débordé, voyant Bartleby totalement oisif, lui demandât de courir à son bureau pour lui rapporter des documents. Sur quoi, Bartleby déclinait tranquillement l'invitation et retournait à son oisiveté. Alors, l'homme de loi faisait les yeux ronds et se tournait vers moi. Que pouvais-je lui dire ? Finalement, je me rendis compte que, dans le cercle de mes relations d'affaire, on s'interrogeait de toutes parts à voix basse sur l'étrange créature que je gardais dans mon étude. Cela commença à m'inquiéter. Je me mis à imaginer que Bartleby pourrait vivre encore fort longtemps, tout en squattant mes locaux, et ainsi défier mon autorité, déconcerter encore et encore mes visiteurs, attenter à ma réputation professionnelle et emplir les lieux d'une ombre de tristesse. Comme ces sombres perspectives s'offraient de plus en plus à mon esprit et que mes impitoyables amis persistaient à m'accabler de leurs remarques sur « le fantôme qui hante votre bureau », un grand changement s'opéra en moi.

« Que faire ? [*en boutonnant ma veste jusqu'au dernier bouton*] Que dois-je faire ? Que me dicte ma conscience de *devoir* faire avec cet homme ou plutôt avec ce spectre ? Me débarrasser de lui ? Je dois le faire. Partir, c'est bel et bien ce qu'il fera. Mais comment ? Tu ne vas tout de même pas le jeter dehors, ce pauvre malheureux, ce pâle et inoffensif mortel ? Mettre à la porte quelqu'un d'aussi misérable ? Tu ne vas pas te déshonorer par un acte aussi cruel ! Non, je ne le veux pas, je ne le peux pas. J'aimerais autant le laisser vivre et mourir ici, quitte à sceller ses restes dans les murs... Mais alors, que vas-tu faire ? Tu auras beau le cajoler, lui expliquer, il ne bougera pas d'un pouce. L'acheter ? Tes pots-de-vin, il les laisse sur la table sous ton presse-papiers. Bref, il crève les yeux qu'il aime autant s'accrocher à toi. Il faut donc prendre des mesures sévères, exceptionnelles. Mais quoi ! Tu ne vas tout de même pas te résoudre à appeler la police pour qu'elle l'arrête et enferme son innocente pâleur entre les quatre murs d'une prison ? Sur quelles charges d'ailleurs t'appuierais-tu pour justifier une telle mesure ? Vagabondage ? Un vagabond, un rôdeur, lui, qui ne veut pas bouger ! C'est bien justement parce qu'il *ne veut pas* être un vagabond que tu cherches à le classer comme tel ! Non, c'est par trop absurde. Bon, n'en parlons plus. Puisqu'il ne veut pas me quitter, c'est moi qui vais le faire. Je changerai de bureau. Je vais déménager ailleurs et l'avertirai clairement que, si je le trouve dans mes nouveaux locaux, je le poursuivrais en justice pour pure et simple violation de propriété privée.

En conséquence, le lendemain, je m'adressai à lui en ces termes :

« Je trouve que ces bureaux sont trop éloignés de l'Hôtel de Ville. De plus, l'air est ici malsain. Bref, la semaine prochaine, je me propose de déménager mon étude et n'aurai plus besoin de vos services. Je vous en informe dès maintenant, afin que vous vous cherchiez un autre logement. »

Il ne répondit rien et l'on en resta là.

Au jour dit, je louais des voitures et des hommes, me rendis à mon étude et, comme je n'avais que peu de mobilier, en quelques heures, tout fut terminé. Durant toute l'opération, mon copiste resta debout devant sa fenêtre, immobile, bientôt laissé seul au milieu d'une pièce vide. Je m'attardai un moment sur le seuil pour l'observer et je sentis monter en moi comme une bouffée de remords. [*J'entrai à nouveau dans la pièce, une main dans la poche et... le cœur serré.*]

« Au revoir, Bartleby. Je m'en vais. Au revoir, et Dieu vous bénisse d'une façon ou d'une autre. » [*Lui glissant un billet dans la main :*] « Tenez, prenez ceci. » Mais l'argent tomba sur le plancher et alors – chose étrange – il fallut m'arracher à la compagnie de cet homme dont j'avais tant souhaité me débarrasser.

Installé dans mes nouveaux locaux, je finis par penser que tout allait bien, lorsqu'un jour j'arrivai à mon étude pour y trouver, attendant devant ma porte, un homme qui paraissait surexcité. Cet homme, que je ne connaissais pas, l'air inquiet, me demanda : « Êtes-vous la personne qui avait

récemment été locataire au N.30 de Wall Street ? » Plein de mauvais pressentiments, je répondis que oui.

« Alors, monsieur », me dit l'inconnu – qui se révéla être aussi un homme de loi – « vous êtes responsable de l'individu que vous y avez laissé. Il refuse de faire quoi que ce soit et ne veut pas quitter les lieux. Il dit qu'il aimerait autant pas.

- Je regrette, cher monsieur, *[me donnant un air tranquille mais tremblant intérieurement d'inquiétude]* je vous assure que l'homme auquel vous faites allusion n'est rien pour moi. Il n'est ni un parent ni un employé dont je puisse être tenu pour responsable.

- Mais bon Dieu ! Qui est-ce ?

- Il m'est impossible de vous le dire. Je ne sais rien de lui. Je l'ai employé un temps comme copiste, mais cela fait un moment maintenant qu'il n'a rien fait pour moi.

- Il faut l'emmener, monsieur, et tout de suite ! Je ne peux plus supporter cette situation ! Je l'ai mis à la porte de mon étude, et à présent il persiste à hanter tout l'immeuble. La journée, il reste assis dans la cage d'escalier et, la nuit, il dort dans le hall d'entrée. Tout le monde se plaint. Les clients abandonnent les bureaux. On craint même une émeute. Il faut que vous fassiez quelque chose, et tout-de-suite ! »

Abasourdi par ce torrent de paroles, je reculai. Vainement, je m'obstinais à lui dire que : « Bartleby ne m'est rien, il ne compte pas plus pour moi que quiconque. » En vain. J'étais à ses yeux la dernière personne qui avait eu affaire à lui : j'étais donc tenu pour responsable de toute cette triste histoire. Craignant de voir traîner mon nom dans les journaux (comme il m'en menaçait insidieusement), je réfléchis à la situation pour finalement déclarer : « Si vous me permettez d'avoir un entretien privé avec le copiste dans votre cabinet, aujourd'hui même, je ferais de mon mieux pour vous débarrasser du fardeau dont vous vous plaignez. »

Lorsque l'après-midi je montai à mon ancien bureau, j'y découvris Bartleby silencieusement assis sur la rambarde du palier.

« Que faites-vous là, Bartleby ?

- Je suis assis sur la rambarde. » *[doucement]*

Je lui fis signe d'entrer dans l'étude de l'homme de loi, qui dès lors nous laissa en tête-à-tête.

« Bartleby, vous rendez-vous compte que vous êtes pour moi une source de grand tracas, en persistant à occuper l'immeuble après avoir été renvoyé de ce bureau ? *[Pas de réponse]* Allons, de deux choses l'une : ou bien vous faites quelque chose de vous-même, ou bien il faut qu'on fasse quelque chose de vous. Voyons, quelle sorte de travail aimeriez-vous faire ? Aimeriez-vous copier à nouveau pour quelqu'un ?

- Non, j'aimerais autant ne rien changer.

- Accepteriez-vous d'être employé dans une épicerie ?

- Non, on y est trop confiné. Je n'aimerais pas être employé. Mais je ne suis pas difficile.

- Trop confiné ! Mais vous restez confiné ici tout le temps !

- J'aimerais autant ne pas être employé. » *[comme pour régler une fois pour toute cette question]*

- Et pourquoi pas tenir un bar ?

- Je n'aimerais pas ça du tout, même si, comme je l'ai déjà dit, je ne suis pas difficile. »

Sa loquacité inhabituelle m'encouragea. Je revins à la charge.

« Eh bien alors, aimeriez-vous voyager à travers le pays comme négociant ? Ce serait bon pour votre santé.

- Non, j'aimerais autant faire autre chose.

- Et pourquoi ne pas aller en Europe pour y accompagner un jeune homme de bonne famille et le distraire ? Cela vous irait-il ?

- Pas du tout. J'aime autant ne pas bouger. Mais je ne suis pas difficile.

- Eh bien, vous ne bougerez donc pas ! *[perdant patience et me mettant en colère]* Si vous ne quittez pas les lieux avant la nuit, je me verrais obligé... Oui, en fait, je serai obligé... De... De... Quitter les lieux moi-même ! », conclus-je de façon assez absurde, ne sachant plus quelle menace

brandir pour tenter de changer son inertie en consentement. Ne voyant plus ce que je pourrais encore essayer, j'allais l'abandonner, quand me vint une dernière idée :

« Bartleby, voulez-vous m'accompagner chez moi maintenant – pas à mon bureau mais à mon domicile ? Vous y resteriez jusqu'à ce que nous ayons décidé, à tête reposée, d'une solution à votre convenance. Allons, venez, partons maintenant...

- Non. Pour le moment, j'aimerais autant ne rien changer du tout. »

Je ne répondis rien. Je sortis précipitamment de l'immeuble, en évitant tout le monde, puis remontai Wall Street en courant vers Broadway et là, sautant dans le premier bus, je parvins à me mettre à l'abri de toute tentative de poursuite. Dès que je retrouvai mon calme, il m'apparut clairement que j'avais fait tout ce qu'il était en mon pouvoir pour venir en aide à Bartleby. Je pouvais donc être parfaitement apaisé et serein. Mais je craignais tant d'être à nouveau pourchassé par l'homme de loi irrité que, laissant le soin de mes affaires à Lagrinche pour quelques jours, j'errai ça et là dans la partie haute de la ville, assis dans ma voiture. En fait, pendant cette période, je vécus pour ainsi dire quasiment dans ma voiture.

Quant à nouveau je réintégrai mon bureau, une lettre de l'homme de loi se trouvait sur ma table. Je l'ouvris d'une main tremblante.

« Cher Monsieur,

Je vous écris pour vous tenir informé du fait que j'ai finalement fait appel à la police et obtenu que le dénommé Bartleby soit emmené aux Tombes, la tristement célèbre prison de New-York, pour vagabondage. Puisque vous en savez plus long sur ce monsieur que quiconque, il serait peut-être bon de vous rendre dans la dite prison pour exposer honnêtement votre version des faits. »

Cette nouvelle eut sur moi des effets contradictoires. D'abord, elle m'indigna, mais finalement j'approuvai presque. Le caractère énergique de cet homme lui avait inspiré une ligne de conduite, à laquelle je ne crois pas que j'aurais pu me résoudre. Pourtant, en dernier ressort et dans des circonstances si exceptionnelles, c'était sans doute la seule solution.

Comme je l'appris plus tard, le pauvre scribe n'avait opposé aucune résistance, lorsqu'on lui avait annoncé qu'il allait être conduit aux Tombes : il s'était contenté d'acquiescer en silence, pâle et immobile comme à son ordinaire.

Le jour même où je lus la lettre, j'allais aux Tombes. Quand j'eus trouvé le fonctionnaire responsable, je lui exposai le but de ma visite et il me répondit que l'individu que je décrivais était bel et bien là. J'assurai alors à mon interlocuteur que Bartleby était un homme parfaitement honnête et qu'il méritait la plus grande indulgence, en dépit de son inexplicable excentricité. Je racontais tout ce que je savais sur lui et terminai l'entretien en insistant pour qu'on lui rendît sa détention aussi douce que possible, jusqu'à ce que des dispositions moins draconiennes eussent été trouvées – bien qu'en vérité je ne visse pas lesquelles. En définitive, si l'on ne pouvait s'arrêter à rien d'autre, l'hospice semblait tout désigné. Je sollicitai alors une entrevue avec Bartleby.

Comme il ne faisait l'objet d'aucune charge honteuse et comme il paraissait tout à fait calme et inoffensif, on l'avait autorisé à aller et venir librement dans la prison, notamment dans les cours intérieures couvertes de gazon. J'allai de couloir en couloir à la recherche de Bartleby, mais sans parvenir à le trouver.

« Vous cherchez l'homme silencieux ? », me demanda un gardien en me croisant. « Il est couché là-bas, endormi dans la cour. Il n'y a pas vingt minutes que je l'ai vu se coucher. »

La cour était parfaitement silencieuse. Les murs qui l'entouraient, d'une épaisseur stupéfiante, ne laissaient filtrer aucun bruit du dehors. On se serait cru au cœur des pyramides égyptiennes où, par une étrange magie, avaient germé des graines d'herbe.

Bizarrement recroquevillé au pied du mur, les genoux repliés, couché sur le flanc, la tête contre les pierres glacées, voilà comment m'apparut Bartleby à présent décharné. Rien ne bougeait. Je m'arrêtai, puis m'approchai de lui. En me penchant, je vis que ses yeux vitreux étaient ouverts.

Autrement, il semblait plongé dans un profond sommeil. *[Je tâtai sa main : un violent frisson courut le long de mon bras et de mon dos jusqu'à mes pieds.]*

Le visage rond du gardien parut alors à la porte. « Son déjeuner est prêt. Est-ce qu'il va encore ne rien vouloir manger aujourd'hui ? Il vit donc sans déjeuner ?

- Il vit sans déjeuner.

- Ah ! Il dort, pas vrai ?

- Oui, avec les rois et les conseillers de la terre, qui se bâtissent des solitudes. »

Et je lui fermais les yeux.

Il n'y a pas lieu de pousser plus loin cette histoire. Votre imagination suppléera sans peine à la maigre description que je pourrais faire de l'enterrement du pauvre Bartleby. Mais, avant de vous quitter, qu'il me soit permis de vous dire que, si cette histoire vous a suffisamment intéressés pour éveiller votre curiosité au sujet de Bartleby, de la personne qu'il était et du genre de vie qu'il menait avant que je ne le rencontre, tout ce que je peux répondre, c'est que je partage pleinement ladite curiosité, mais que je suis tout à fait incapable de la satisfaire.

J'hésite à divulguer maintenant une petite rumeur que j'entendis quelques mois après la mort du commis aux écritures. Sur quel fondement reposait-elle ? Je n'ai jamais réussi à le découvrir. Aussi suis-je incapable de vous dire la part de vérité qu'elle contient. Malgré tout, dans la mesure où ce vague bruit n'a pas été sans susciter en moi d'étranges sentiments, peut-être en sera-t-il de même pour vous, c'est pourquoi je vais tout de même le rapporter brièvement. Voici ce que l'on disait : Bartleby aurait exercé un emploi subalterne au Bureau des lettres au Rebut de Washington, emploi dont il aurait été brusquement renvoyé, suite à un changement administratif. Quand je pense à cette rumeur, je peux à peine exprimer les émotions qui s'emparent de moi. Des lettres au rebut ! Des lettres mortes ! Ne font-elles pas songer à des hommes au rebut ? À des hommes morts ? Imaginez un homme condamné par la nature et le malheur à un désespoir blême... Peut-on concevoir un travail mieux fait pour l'accentuer que celui de manipuler sans cesse des lettres au rebut, dont personne ne veut, et de les répertorier avant de les vouer aux flammes ? Car, chaque année, c'est par pelletées entières qu'on les brûle. Parfois, d'une enveloppe pliée, le pâle employé retire une bague : le doigt auquel elle était destinée, peut-être pourrit-il maintenant dans la tombe ? Un billet de banque envoyé en toute hâte par charité : la personne qu'il devait secourir désormais ne mange plus et ne connaît plus la faim. Un mot de pardon pour ceux qui moururent bourrelés de remords, de l'espoir pour ceux qui moururent désespérés, de bonnes nouvelles pour ceux qui disparurent accablés par le malheur... Messages de vie, voilà que ces lettres courent aujourd'hui vers la mort.

Ah ! Bartleby ! Ah ! Humanité !